« Là où le péché abonde, la grâce surabonde »… n'est-ce pas de cela qu'il s'agit, dans cette étonnante parabole du fils prodigue ? A la prodigalité de l'erreur, sinon du mal, de la part du mauvais fils, répond en quelque sorte une surprodigalité d'amour et de compassion de la part de son père. Mais une surprodigalité, notons bien, qui ne peut que heurter notre sens de la justice, ou de l'équité. Car enfin ce « fils prodigue » ne cumule-t-il pas les comportements regrettables ? Celui de partir loin de son père pour dilapider ses biens avec des filles de mauvaise vie, d'abord, dans cette course au néant si typique du péché – mais aussi, mais surtout peut-être, celle de revenir vers lui, ne nous y trompons pas, de manière totalement *intéressée* ? Est-ce bien en effet un esprit de « contrition » qui le pousse à cette ultime démarche, ou bien plutôt la nécessité dans laquelle il se trouve, en raison même de sa situation de péché, de simplement survivre, de simplement « se remplir le ventre » ? Après tout l'on peut douter de la sincérité du fils prodigue. Celui-ci pense-t-il vraiment ce qu'il dit à son père ? Se considère-t-il vraiment, dans son cœur, « indigne » de lui – ou ne lui affirme-t-il pas tout cela par pur intérêt, en effet ? Ou pire encore : parce qu'il connaîtrait l'esprit de miséricorde qui anime son père – et qu'il lui suffira donc de dire à celui-ci ce qu'il a envie d'entendre pour revenir dans ses bonnes grâces ? Et qui ne comprendrait, dès lors, l'amertume de l'autre fils, de celui qui toujours est demeuré fidèle et obéissant ? Pour le dire très simplement : le père de la parabole, ce père étrange qui se précipite vers son fils pécheur d'aussi loin qu'il le voit venir, ne fait-il pas ainsi acte, non pas de miséricorde, mais d'une grande naïveté ? Ne se fait-il pas avoir, en l'accueillant à bras ouverts ? Peut-être est-ce en effet par pur esprit de calcul que son fils revient vers lui – ajoutant ainsi à son premier péché (être parti pour mener une mauvaise vie), un second peut-être plus grave encore (*utiliser* la générosité de son père, afin de pouvoir, à nouveau, se « remplir le ventre ») ? Le père serait-il donc plus idiot que miséricordieux, plus naïf que bon – et comme tel *trop* miséricordieux, *trop* bon ? A travers toutes ces questions on comprendra en tout cas, je l'espère, que cette parabole que le Christ adresse en particulier « aux pharisiens et aux scribes » ne se donne sans doute qu'un seul et unique objectif : éveiller ces derniers à une « logique » divine qui n'est pas *leur* logique, pas davantage d'ailleurs qu'elle n'est la nôtre.

Car le père de la parabole représente rien moins que Dieu le Père – et si Dieu est Dieu, il est évident qu'Il sait toutes ces questions – il est évident que, bien loin d'être idiot ou naïf, Il n'est sans doute pas dupe de l'attitude, au moins pour une part intéressée, et donc trompeuse, de Son fils. Simplement Sa logique n'est pas celle des hommes. Lui, ne calcule pas. Lui, ne monnaye pas Son amour. Lui, qui fait briller le soleil également sur les méchants et sur les justes, est *don* de Soi, et *n'est que cela*. Et voilà bien qui pour nous est le plus difficile à comprendre, dans sa simplicité même, pourtant : l'Amour est don, pur don, totalement *inconditionné*. A ce point inconditionné qu'il continue d'être Lui-même, c'est-à-dire de Se donner, même au bénéfice de ceux qui, tel le fils prodigue de la parabole, s'avancent vers Lui avec un cœur trop épais pour le comprendre. Pire, au mieux encore, comme on voudra : Il continue de Se donner même à ceux qui prétendraient tout bêtement l'utiliser, comme il nous arrive trop souvent ici-bas d'utiliser la bonne volonté de quelqu'un pour notre seul et exclusif avantage *à nous*. L'Amour authentique, au fond, va jusque là, jusqu'à cette ultime extrémité : irrévocable, inconditionnel, Il continue en effet de Se donner même à ceux qui montrent qu'ils sont indignes de Lui en prétendant *s'en servir* – car quoi de plus contraire à l'amour, que de se servir de lui à des fins purement égoïstes ? Certes : peut-être que le fils prodigue revenant vers son père par calcul commet ainsi un péché plus grave encore que les péchés les plus graves qui

l'ont finalement conduit à cette extrémité – mais ce péché plus grave que les péchés les plus graves, à savoir en quelque façon profaner l'Amour en s'en servant, l'Amour encore le pardonne : le père se précipite vers son fils, il fait tuer le veau gras, et se réjouit bruyamment que son fils ne soit désormais plus totalement perdu – comble de la naïveté, penserons-nous avec notre logique trop humaine – comble de la bonté, pourtant, cette bonté dont seul Dieu est en définitive capable.

Alors certes : comme il nous est difficile d'entrer dans cette logique divine ! Comme il nous est difficile, au fond, de comprendre que l'on ne pèche jamais par excès de charité ! Et comment pourrait-on même pécher par excès de charité, lors même que la charité est en excès, est en effet surabondance, pur don de soi, don immérité et inconditionné, comme je l'évoquais tout à l'heure ? Et quelle place, se demandera-t-on peut-être, pour une telle vertu, pour une telle logique évangélique, en un monde où ne semble régner, de prime abord et le plus souvent, que l'esprit de calcul – et de *rancune* –, en un monde où les fils de la Ténèbre sont plus habiles que les enfants de la Lumière, en un monde où, comme le dit même l'Ecriture, il convient d'être candide comme la colombe… et rusé comme le serpent ? C'est qu'à la vérité, chers amis, n'est pas Dieu qui veut, et que seul Dieu agit comme Dieu. Nous, nous ne sommes que des hommes, et sans Son aide nous ne pouvons pas même espérer approcher un tant soit peu l'idéal de perfection qu'Il nous propose, et dont le Christ est l'incarnation. C'est ainsi en vivant « dans le Christ », pour reprendre les mots de l'Apôtre, c'est en entrant toujours davantage dans les sentiments du Christ, mais dans ses sentiments *pour nous*, nous qu'il aime en dépit de notre péché, que nous-autres pauvres hommes pouvons espérer réduire toujours plus en nous cette part d' « hommerie » qui nous fait trop souvent ressembler au fils prodigue de la parabole, y compris dans son péché le plus grave que j'évoquais également tout à l'heure. « Ici-bas est maître », sans doute, ici-bas le « vomissement impur de la bêtise », pour le dire encore comme Mallarmé, mais aussi bien la méchanceté qui habite le cœur des hommes et le nôtre, nous obligent à toujours allier la candeur avec la ruse, nos élans de bonne volonté les plus purs avec un irréductible reste de prévention, de calcul, ou même de prudence, sans doute… Pourtant, par le Christ et en lui, « le monde ancien s'en est allé » et « un monde nouveau est déjà né ». Manière de dire, par cette mention du « monde nouveau », et comme toujours lorsqu'il s'agit du mystère chrétien, que c'est bien sûr à l'aune du Ciel qu'il nous faut envisager les réalités de *ce* monde. La charité, la seule des trois vertus théologales qui demeure dans le Ciel, ne peut à vrai dire se comprendre que dans une permanente anticipation de celui-ci. Mieux : la charité, qui tout de même existe un peu ici-bas, constitue une permanente invitation à vivre et à penser dans cette anticipation même. Voilà qui est bête à dire… mais s'il n'y avait le Ciel, ce Ciel en lequel nous avons vocation à accomplir tout ce que nous *commençons* ici-bas dans l'ordre du Bien, la charité serait en effet absurde. S'il n'y avait le Ciel, tout serait ici-bas permis, et nos modestes charités ne seraient que perles jetées aux pourceaux. S'il n'y avait le Ciel, nous n'aurions aucun effort à consentir pour tendre vers l'idéal de la charité divine, et aucune consolation à attendre relativement à nos manquements à la charité. S'il n'y avait le Ciel, nous n'aurions pas à nous dépasser, à nous transcender sans cesse (de par Dieu) – et nous serions à peine des hommes, même nos actes de bonté seraient perdus, voués au néant, comme tels presque comiques dans leur concomitance avec les méchancetés de ce monde.

Mais voilà qui appelle pour finir un étrange paradoxe. Les hommes « de bonne volonté » qui ne croient pas au « Ciel » (et il en existe) n'en sont-ils pas que plus admirables, en ceci que

du moins ils n'attendent rien en retour de leurs actes bons, et que, au contraire des *deux* fils de la parabole, ils ne marchandent pas avec Dieu ? C'est chose étrange et paradoxale, que pour ne point profaner l'Amour il faille ne point Le connaître comme Dieu. En tout cas, à ces hommes de bonne volonté, le Ciel sera donné *par surcroît* – et peut-être est-ce à eux, *aussi*, qu'il nous faut ressembler !